

Il était une fois un médecin, militant syndical et écrivain



Richard Torrielli est aujourd'hui PH à la retraite. Il a longtemps été et est toujours d'ailleurs, aux côtés des syndicats hospitaliers dans tous les combats qu'ils mènent. Il a publié son premier roman en 2016, et alors que son deuxième ouvrage vient d'être publié, il nous paraissait important d'en savoir plus sur sa passion pour l'écriture, et sur la relation entre sa profession et sa passion.

PHARE: Y a-t-il une place pour la littérature médicale, hospitalière ?

Richard Torrielli: Qu'est-ce que c'est la littérature médicale ? Ou la littérature hospitalière ? Il y a les ouvrages médicaux, ils sont techniques, voire analytiques de situations, sur l'état hospitalier par exemple, ses réformes... Et puis la littérature tout court, plus ou moins bonne... Quant aux livres qui mettraient en scène systématiquement des médecins, ou le milieu médical, hospitalier, de façon délibérée, genre «les hommes en blancs», ces romans désuets de ma jeunesse, au prétexte d'attirer un public curieux des mystères qui s'y traitent... Personnellement, je n'en ai pas le goût...

Mon personnage du Dr V. dans *L'anesthésiste*, certes est médecin, mais ce n'est pas de la littérature médicale. Ce qui anime son parcours dans les quelques semaines où il évolue peut concerner n'importe quel être humain. Faire comprendre que le désespoir peut procéder tout simplement de la normalité de la vie, c'est-à-dire essentiellement de la douleur des autres et de l'ennui de soi dans un contexte professionnel, disons peu épanouissant. D'ailleurs il ne devait pas s'appeler *L'anesthésiste*... Une partie du décor où il évolue est un milieu hospitalier que je connais bien, évidemment ; mais c'était une facilité pour moi.

PHARE: Est-ce que le fait d'être médecin change la manière de voir le monde et de le décrire en littérature ?

Richard Torrielli: Le fait d'être médecin change bien évidemment la vision du monde. Il permet de chausser des lunettes qui percent à jour, ou, plus modestement, permettent d'apercevoir, les tenants et les aboutissants de l'être humain, ses peurs, ses questionnements métaphysiques, sa fragilité, mais aussi ses ressources insoupçonnées. Et au total on apprend sur soi dans les miroirs que nous tendent les patients et les confrères. Est-ce que ça change la manière d'écrire ? Je ne crois pas. C'est une ressource, bien sûr, une connaissance large de la vie. Certains tabous peuvent tomber dans l'écriture... Enfin, je parle pour moi.

PHARE: Comment devient-on écrivain quand on est médecin ?

Richard Torrielli: On ne passe de l'un à l'autre, comme un médecin qui deviendrait écrivain, au prétexte qu'il est médecin et qu'il s'y autorise. S'arroger un droit d'écrire parce qu'on est médecin. Être médecin était mon métier ;

« Je suis moi-même dans une seule peau, qui soigne, qui écrit. Je suis le même. »

je le reste même sans activité clinique. J'ai la chance d'être publié par une maison d'édition, Arléa, qui a son siège dans le prestigieux quartier de l'Odéon. Je ne suis pas devenu «écrivain», avec des guillemets, pour autant. Je n'ai pas changé de statut à mes propres yeux. Il y a très peu d'écrivains qui vivent de leur plume, à part trois ou quatre professionnels du bestseller. Je ne suis pas le médecin qui écrit, ni celui qui a abandonné son métier pour se consacrer à l'écriture, comme «on dit». Je suis moi-même, dans une seule peau, qui soigne, qui écrit. Je suis le même.



mettrait en harmonieuse cohérence l'en-soi et l'extérieur, le chaos et l'ordre du monde, le plaisir et la souffrance, Une culpabilité qui nous viendrait de l'idée de passer à côté du bien plutôt que de faire quelque chose de mal.

PHARE: Pourquoi écrivez-vous? Qu'avez-vous envie de transmettre par ton écriture?

Richard Torrielli: Je n'ai aucun message à transmettre. Mon premier roman n'était pas un témoignage. Le second ne l'est pas non plus. J'écris parce que c'est un besoin, et que j'aime la langue écrite, sa façon de sonner. C'est une réponse banale, mais c'est la vérité. Écrire, c'est un acte de résistance contre la disparition. Et par les mensonges de la fiction, c'est la seule façon de faire passer des vérités inexplicables autrement.

Propos recueillis par Saveria Sargentini

PHARE: Fallait-il écrire *L'anesthésiste* pour pouvoir écrire ensuite sur d'autres sujets?

Richard Torrielli: Bonne question! Il est clair qu'un premier roman relève toujours plus ou moins de l'autofiction. Nous portons tous en nous un livre que la plupart d'entre nous n'écrira sans doute jamais. Mais d'aventure il voit parfois le jour. C'est le cas de *L'anesthésiste*.

Il faut s'en débarrasser, pour pouvoir passer à autre chose... Il est bien connu que c'est le deuxième livre est le plus difficile à sortir.

PHARE: Ce deuxième roman est-il une autre facette de *L'anesthésiste* – et dans ce cas, doit-on s'attendre à une trilogie, ou davantage?

Richard Torrielli: Non. *La Fugue* n'a rien à voir. Bien que certains prétendent qu'on écrit toujours le même roman, d'une certaine façon. J'ai d'autres écrits sous le coude, dont un pourrait être un symétrique à *L'anesthésiste*, dans une sorte de dyptique. Mais il est inabouti et imparfait. Pas de série, de suite de prévu. D'autres manuscrits mûrent, loin du décor hospitalier. Dans l'air du temps.

PHARE: Y a-t-il un fil conducteur entre tes deux livres?

Richard Torrielli: Je n'en voyais aucun quand je l'ai envoyé à Arléa. À la réflexion, un thème s'y retrouve: celui de la culpabilité. Celle de ne pas vivre une existence «intimement correcte», en accord avec l'idée que l'on se fait d'une vie qui